Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 53 (1924)

Heft: 11

Vorwort: Au temps chaud : encore la toilette de nos élèves

Autor: Vial, M.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LIIIme ANNÉE. N° 11. 1er AOUT 1924.

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 5 fr. ; par la poste : 20 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. — Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique,* Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1er doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent, et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à *M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg,*

*Le **Bulletin pédagogique** et le **Faisceau mutualiste** paraissent le 1er et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du **Bulletin** et 5 du **Faisceau**.*

SOMMAIRE. — *Encore la toilette de nos élèves.* — *Pascal, maître d'école.* — *Le Grand Conseil.* — *Nos établissements d'éducation.* — *Bibliographie.* — *Chronique scolaire.* — *La retraite annuelle pour institutrices.*

AU TEMPS CHAUD

Encore la toilette de nos élèves

Un article, publié l'an passé par le *Bulletin pédagogique*, appelait les institutrices à la lutte contre les modes indécentes chez leurs élèves.

A qui revient la plus grosse part des responsabilités dans le luxe exagéré des toilettes de nos fillettes ? Aux mamans d'abord, puis... oserais-je le dire, aux institutrices aussi ! Les mamans qui se désolent, qui déclarent qu'autrefois tout allait mieux, sont les premières en faute, parce qu'elles parent à l'envi leurs petites filles, au point d'en faire des mannequins de vitrine. Les institutrices n'ont peut-être pas, elles, assez lutté par la parole et par l'exemple, pour enrayer le mal.

Autrefois, il était admis, même par les plus vaniteuses, que l'élégance et la richesse des toilettes augmentaient en raison directe

de l'âge. L'enfant était habillée simplement ; la jeune fille pouvait s'offrir quelque chose de plus. Autrefois, la petite fille ne portait pas de bijoux, pas d'ornements dans ses cheveux, pas même de fourrures. Ces parures étaient réservées à la demoiselle à marier. Maintenant, plus de différence entre la fillette et la jeune fille, quant à l'élégance des vêtements, à leur prix. A 5 ans, c'est une poupée, inconsciente encore, nageant dans les étoffes fines et la dentelle ; à 10 ans, la poupée est déjà une demoiselle préoccupée d'elle-même, aux bras nus, aux robes échancrées, aux bas à jours, une demoiselle portant bijoux. A 15 ans, c'est la pauvre blasée, pour qui plus rien n'est nouveau. A 20 ans, je renonce à en parler.

Et ce n'est pas seulement le dimanche que s'étale ce luxe ridicule. En ville, surtout, tous les jours sont pareils, et nos fillettes vont à l'école parées comme pour une fête. Il y a 25 ans, même en ville, on allait en classe en tablier, et l'on voyait, dans nos rues, les petites écolières insouciantes de leur toilette, simples et gentilles, gazouiller avec le charme de leur âge. Maintenant, la question « mode » préoccupe les petites filles qui ne sont plus, trop souvent, que des êtres sans naturel et sans candeur. Ce ne sont plus des enfants !

A la campagne, le mal est moindre, mais il tend à s'aggraver. Telle jeune maman, qui « est sortie », veut se distinguer du commun. Elle habille ses fillettes avec un luxe inaccoutumé dans la localité. Les petits garçons sont d'ordinaire moins favorisés ; quand les ressources sont modestes, on ne peut en faire bénéficier tout le monde. Comment, d'ailleurs, réaliser, avec les garçons, ce « tape à l'œil » qui flatte la mère et qu'il est facile à obtenir chez les fillettes ? Aussi, on peut observer parfois de petites filles porter robes brodées et souliers jaunes, tandis que leurs frères ont des vêtements insuffisants, déchirés ou malpropres.

Rien n'est plus funeste au développement intellectuel et à la formation du caractère que la satisfaction accordée aux exigences d'une enfant coquette. Quel travail peut fournir, à l'école, une élève dont l'esprit est accaparé par le souci de paraître ? Les petites filles vaniteuses ont d'ordinaire un mauvais caractère. Au point de vue moralité, je poserai cette simple question : Quelle pudeur, quel respect d'elle-même et des autres aura, à 18 ans, une jeune fille élevée dans les demi-nudités des modes actuelles, dans une coquetterie savamment organisée pour exciter toutes les mauvaises passions ?

J'ai dit : les éducatrices n'ont peut-être pas assez lutté contre le flot montant de la mode. Dans ce combat, notre rôle est évidemment secondaire. Mais si les mamans n'osent pas faire leur devoir, ayons le courage d'accomplir le nôtre. Lutter contre la mode, n'est point d'ailleurs sortir de notre rôle. Nous avons mission d'inspirer à nos élèves, sur ce point comme sur les autres, les principes chrétiens. Nous avons le devoir de préserver leur innocence. Bien plus, nous avons le droit de garantir nos yeux et ceux des autres écolières contre

le scandale des nudités choquantes qui tendent à s'étaler jusque dans nos salles de classe.

Que l'institutrice donne donc l'exemple de la modestie chrétienne. Souvent, elle est tentée de donner, au village, le ton de la mode. C'est sur la sienne que les jeunes filles de l'endroit calqueront leur tenue ; c'est sa toilette qu'elles chercheront à imiter ; elles se prévaudront de son exemple pour se justifier. Educatrice, elle est, de ce fait, vouée à une réserve, à une décence qui ne sont pas demandées, au même degré, d'une jeune personne ordinaire. L'institutrice a charge d'âmes.

Ici se place la question des couleurs et de l'éducation du goût. Dans tel village, on a le culte du rose ; tel autre prône le vert ; un troisième préfère le rouge. On peut faire à cet égard d'intéressantes études. Le choix des couleurs est l'expression d'un sentiment, d'une tournure de caractère, à moins qu'il ne révèle le souci de se faire une réclame tapageuse. L'institutrice a mille occasions de former ses élèves aux règles du goût et de l'harmonie des couleurs.

Si elle doit exiger de ses élèves une grande propreté, l'éducatrice doit éviter de leur imposer ses caprices ou ses idées. Nous ne croyons pas qu'elle ait eu raison celle qui, naguère, leur demandait de venir à l'école en robe. C'était dans une ville où le grand nombre des enfants venaient en classe endimanchées ; la maîtresse crut bon d'établir entre riches et pauvres, entre coquettes et non coquettes, une certaine égalité. Elle n'était pas mieux inspirée, la petite institutrice de campagne qui exigeait que les talons des chaussures fussent munis de rondelles en caoutchouc. Le bruit, souvent indiscret, des souliers et des galoches sur le ciment du corridor ou le plancher brut de nos salles d'école, n'est pas un agrément pour les systèmes nerveux irritables, je l'avoue ; mais les rondelles en caoutchouc ne sont-elles pas un luxe et une dépense inutile à la campagne ? Laissons les enfants à leur milieu et qu'elles soient convenables selon la modestie de leur milieu ; nos petites paysannes ne seront plus elles-mêmes le jour où elles marcheront sur la pointe des pieds, légères comme des citadines au bal. N'introduisons pas au village des modes qui ne correspondent pas avec les positions sociales, les travaux, la manière de vivre des campagnards. Quant à nos établissements d'éducation, n'usent-ils pas, relativement à la toilette de leurs élèves, d'une tolérance qui tend à devenir excessive ? Existe-t-il dans nos villes une différence entre les jeunes filles sortant des pensionnats et des écoles catholiques et celles qui n'ont pas eu le bénéfice d'une pareille éducation ? Celles-là font-elles preuve de plus de retenue ?

Dans le cours d'ouvrage manuel surtout, l'institutrice peut exercer une heureuse influence. Nos programmes, à la campagne surtout, ne nous imposent que des confections simples et décentes. A ce propos, on peut glisser bien des conseils discrets sur l'art de se vêtir. On peut objecter que les campagnardes achèteront en ville

des vêtements décolletés, à manches courtes ou même sans manches ; nous ne les empêcherons guère d'être coquettes. Sans doute, mais du moins nous aurons fait ce que nous aurons pu. Si les modes suspectes pénètrent au village, il faut que nous puissions dire : Je n'ai rien fait pour les favoriser.

Je voudrais proscrire, ou tout au moins diminuer, la luxueuse ornementation des pièces de lingerie. Les grands magasins nous inondent de leurs catalogues où des silhouettes de femmes s'étalent sans pudeur dans un déshabillé que réprouve l'élémentaire honnêteté. Quoi d'étonnant que nos jeunes filles soient tentées d'en imiter les modèles ? Ce luxe de la lingerie intime flatte les passions. La jeune coquette se délecte de la contemplation de cette toilette qui n'en est pas une, et cette complaisance malsaine, outre qu'elle peut être un danger pour l'innocence, donne à la plus humble fille des champs le goût de la camelote brodée et du linge coûteux.

Je vais plus loin, au risque d'être traitée de grand'mère arriérée. Pourquoi a-t-on abandonné, à la campagne, les anciennes formes des pièces de lingerie, pour adopter, par exemple, la chemise sans manches peu hygiénique et facilement indécente ? Qu'il était gracieux le costume des faneuses d'autrefois : la robe de triège ou de cotonne — sans manches, elle, — laissant voir les manches, longues jusqu'au poignet, d'une chemise bien blanche, aux plis élégamment repassés ! Il faisait chaud jadis autant que maintenant, et les faneuses portaient allégrement ce costume un peu lourd, mais modeste, que nos jeunes filles d'aujourd'hui prétendent être une gêne insupportable.

Amies et collègues, mettons-nous à l'œuvre. Il s'agit de préserver les âmes de nos élèves. Si chacune, dans son milieu, lutte avec énergie, nous aurons enrayé un peu de mal, et certainement, plus d'une mère chrétienne approuvera notre action, même si elle n'a pas le courage d'entrer en lutte contre les exigences de ses filles.

M. Vial.

Pascal, maître d'école

Que de manuels d'histoire littéraire laissent croire qu'ils ont tout dit d'un écrivain, lorsqu'ils ont résumé son talent en deux ou trois mots ! Ainsi, ont-ils épinglé, au-dessous du nom de Pascal, comme une étiquette, portant cette formule lapidaire : géomètre, poète, philosophe ; il semble qu'il n'y ait qu'à s'incliner et à se taire, faute de pouvoir ajouter quelque chose qui ne soit contenu dans ces épithètes.

Ce serait pourtant une erreur de se figurer que ces affirmations absolues soient parfaites. Si elles simplifient et, par cela même, éclaircissent les idées, elles les rendent, sinon fausses, du moins